

THÉÂTRE DE LA COMMUNE
DE JAMES JOYCE / MES LAURENT LAFFARGUE

MOLLY BLOOM

Texte cru, parfois obscène, écrit au féminin, le dix-huitième et dernier chapitre de l'*Ulysse* de Joyce, qu'on appelle souvent "Molly Bloom", donne à entendre « le babillage » de l'héroïne éponyme, sa pensée nocturne et quasi somnambulique libérée des inhibitions de la veille.

James Joyce revient en force. Les droits de son œuvre tombés dans le domaine public, c'est le second *Molly Bloom* qui nous est donné à voir cette saison. Si celui d'Anouk Grinberg s'apparentait à un long murmure, celui de Céline Sallette est plus rageur, plus rocaïlleux et emporté. La jeune comédienne transforme en effet le flot de pensées nocturnes de la femme de Leopold Bloom en un soliloque tourbillonnant qu'elle distille aux quatre coins d'une chambre tournoyant sur elle-même, jusqu'à se

éclairer en revanche d'une lumière biographique ce texte où le désir féminin – et à travers lui la condition féminine – est crûment pris à bras-le-corps par l'auteur irlandais. De toute façon, le monologue ne dessine pas un récit de la vie de Molly Bloom. Sa jeunesse à Gibraltar, sa rencontre avec Léopold, ses amants, sa liaison avec Hugh Boylan, la perte de son enfant y sont évoqués de manière désordonnée, allusive et rapide, comme l'exige le ressassement océanique de la prose joycienne. Ce n'est pas un problème. L'affirmation ultime de Molly, qui clôt le monologue et le roman d'un « Oui » orgasmique, concentre la portée subversive du texte habilement relayée par la traduction de Thiphaine Samoyault. En émerge la figure moderne d'une femme déculpabilisée, initialement rattachée au mythe de la fidèle Pénélope, et qui laisse enfin, en cette fin de roman, s'exprimer son désir. Non pas ce désir ridicule des mâles qui ne pensent qu'à ça, dont elle se moque d'ailleurs abondamment. Mais cette libido, cette volonté de puissance, cette affirmation de soi qui s'épanouissant peuvent lui permettre d'imposer sa liberté. Céline Sallette, la voix rugueuse aux accents populaires, concilie ainsi en un personnage fragile et sauvage, enfantin et déterminé, les contradictions de l'héroïne Joycienne, et porte avec passion les huit longues phrases du texte et leur musique hypnotique. Laurent Laffargue a choisi de lui faire traverser le texte – et sa chambre tournoyée comme sa pensée – sens dessus-dessous. Sans direction nette, on s'y perd un peu. Mais ne serait-ce pas trahir sinon la littérature joycienne ?

Éric Demey



Céline Sallette joue Molly Bloom.

retrouver cul par-dessus tête. Il faut dire que le fameux *stream of consciousness* paratactique de l'écrivain irlandais vous lessive comme un puissant rouleau de Mer d'Irlande, tant la vigueur et le rythme de son écriture épousent la dynamique d'une pensée, qui à la fois tourne en boucle et digresse sans cesse, chahutant en son roulement incessant une Molly Bloom que la rudesse des hommes et les rigueurs de la société irlandaise n'ont pas épargnée.

LA FIGURE MODERNE D'UNE FEMME DÉCULPABILISÉE

Faut-il avoir lu *Ulysse* pour apprécier Molly Bloom ? Certainement pas. Connaître un peu les lettres de James Joyce à sa femme Nora

Théâtre de la Commune, 2 rue Edouard-Poisson,
93300 Aubervilliers. Du 21 mars au 7 avril.
Tél. 01 48 33 16 16. Spectacle créé et vu à
la Coursive à la Rochelle.
Réagissez sur www.journal-laterrasse.fr

MOLLY

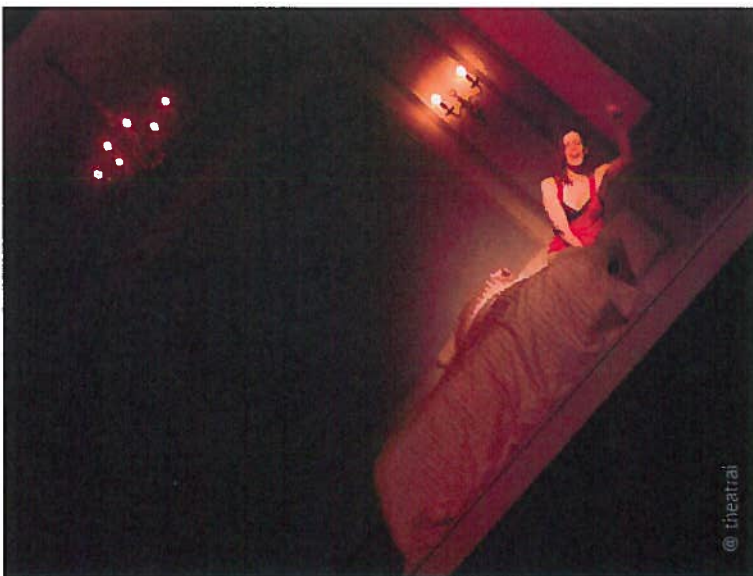


[LE DÉSIR PORTÉ AUX NUES]

"Molly, c'est la chair qui dit oui" disait James Joyce à propos de son héroïne. Molly Bloom, délaissée, tenaillée par ses désirs, n'arrive pas à s'endormir. En huit phrases interminables, sans ponctuation mais sans lien non plus entre elles, Molly ressasse les émotions de la dernière journée. Pour la première fois, elle a trompé son mari, Léopold. Pas parce qu'elle ne l'aime plus. Mais parce qu'elle n'en peut plus de ne pas être touchée, de ne pas pouvoir s'abandonner au plaisir. Alors, tout lui revient dans un flot abrupt et incontrôlé : la rencontre avec son mari, leur première fois, mais aussi les fantasmes, ces pensées incontrôlables qui pourrissent et enchantent le quotidien. Et Molly de marcher sur les mains, d'avancer à reculons, de grimper aux murs et de s'allonger au plafond. Elle déambule dans sa

chambre portée par ses divagations. La scénographie rend compte de cet espace mental, faisant tourner la chambre sur elle-même et emportant l'actrice (Céline Sallette) dans son mouvement : bercée par le tourniquet de son monde intérieur, manipulée par la réalité du monde extérieur. Sans doute qu'il fallait au moins ce dispositif de torture pour avoir l'excuse de cette confession. Quand on ballote Molly dans tous les sens, voilà ce qu'il en sort : un aveu impossible à faire, celui du désir sexuel, mais qui tient les femmes tellement en vie. Céline Sallette par son agilité et sa simplicité à déverser ce torrent de mots et de pensées, parfois grossier, en tout cas très impudique, rend le désir de Molly presque palpable. Pour un homme, c'est un plongeon au coeur de la psychologie féminine ; pour une femme, c'est aussi et surtout une bouffée de désir.

Hélène Chevrier



Molly, épilogue d'*Ulysse* de James Joyce, mise en scène Laurent Laffargue, avec Céline Sallette
Commune d'Aubervilliers, 2 rue Edouard Poisson 93300 Aubervilliers, 01 48 33 16 16, **jusqu'au 7 avril**

à partir du
9
Janvier

MOLLY BLOOM

La Coursive à La Rochelle
et tournée (TNBA, La Commune)



Céline Sallette

Chic et choquant

Révélee au cinéma en 2005 par *Meurtrières*, confirmée dans *L'Apollonide* en 2011, Céline Sallette a d'abord éprouvé son amour du théâtre chez les amateurs. Et lorsqu'il a fallu donner des preuves de sérieux, elle a fait le Conservatoire. Sur les conseils de son compagnon de toujours, le metteur en scène Laurent Laffargue. C'est d'ailleurs lui qui la dirige toujours au théâtre. Dans son premier seul en scène aussi. Parce que Céline Sallette a choisi de s'attaquer à un texte injouable : *Molly Bloom*, le dernier chapitre de *Ulysse* de James Joyce. Huit phrases interminables, sans ponctuation, où se mêlent souvenirs et fantasmes d'une femme en mal d'amour, qui monologue avec ses désirs.

Théâtral magazine : Si vous deviez présenter Molly, que diriez-vous ?

Céline Sallette : Joyce disait : "*Molly, c'est la chair qui dit oui*". Il y a de ça. C'est un portrait de femme assez décomplexée. Je dirais aussi que c'est le pire et le meilleur de nous. Laurent l'avait vu jouée par Hélène Vincent il y a une quinzaine d'années, il avait le souvenir d'avoir ri et d'avoir été très

impressionné par ce flot de paroles.

Vous ne jouez pas tout le texte...

On a fait un montage avec Laurent, en fonction de questions de sens et de goût. C'est une pensée très morcelée. On a essayé de garder un échantillon des envolées lyriques comme des morceaux très triviaux.

Il y a des passages extrêmement sexuels. N'avez-vous pas peur à l'idée de jouer un texte aussi cru ?

C'est très sexuel, parfois un peu vulgaire. Mais pas seulement. Il y a aussi la quête d'absolu d'une jeune fille qui rêve d'une demande en mariage. Des fois quand je lisais, ça me donnait envie de faire l'amour. Parce qu'il y a aussi dans ce texte un appel au désir. Bizarrement, ça ne m'a pas gênée à la première lecture. Plus tard, parfois, je rougissais en lisant et je me disais que je n'allais jamais pouvoir le dire.

Pour dépasser ça, il fallait trouver une bonne raison.

Absolument. Il y a quelques mois, j'ai vu un reportage sur des femmes iraniennes, qui étaient en prison pour avoir couché avec un homme et j'ai réalisé qu'il y avait une vraie utilité à faire ce théâtre. Il y a un tabou autour du désir féminin, une culpabilité. Le rôle de la femme, c'est de faire des enfants... J'aime bien l'idée qu'on se dise que ça fait chic d'aller voir Molly Bloom (*rires*) et qu'on découvre quelque chose d'un peu choquant.

Ce n'est que de la pensée extériorisée. Comment ça se joue ?

C'est une bonne question. Laurent a

inventé une chambre qui tourne sur elle-même dans le sens de la hauteur comme les aiguilles d'une horloge. Quand Molly grimpe au rideau, elle a la tête à l'envers !

Laurent, c'est votre compagnon dans la vie. Chacun pourrait mettre son grain de sel dans l'interprétation de la pensée de Molly.

Oui, mais on ne la juge pas. C'est une parole très forte justement aussi parce qu'elle est un peu décalée, choquante. Ça fait quelque chose de lire *Molly Bloom*. Et on essaie de restituer ça. Je ne suis pas Molly. C'est juste un portrait de femme.

Qu'est-ce que vous aimeriez que les gens retiennent du spectacle ?

J'espère qu'il sera libérateur. C'est un texte qui aborde les rapports hommes-femmes, particulièrement les rapports de dépendance : c'est à dire le couple dans son rapport à la fidélité, à l'argent ou au désir. J'aimerais bien que les gens aient envie de faire l'amour. Des choses comme ça, un peu taboues.

Propos recueillis par HC

■ *Molly Bloom*, épilogue d'*Ulysse* de James Joyce. Du 9 au 11/01 à La Coursive à La Rochelle, 05 46 51 54 00. 31/01 et 24/03 Salle Alizé à Muret, 05 61 51 95 71. Du 5 au 9/02 TNBA à Bordeaux, 05 56 33 36 80. 12 et 13/02 Moulin du Roc à Niort, 05 49 77 32 32. Du 21/03 au 7/04 Commune d'Aubervilliers, 01 48 33 16 16

dans la cuisine de la propriété du Comte. Au petit matin, Julie accompagne Jean dans sa chambre et couche avec lui. Mais après leur nuit d'amour, les rôles s'inversent : Jean est le plus fort et Julie est l'humiliée. Jean convainc Julie de voler de l'argent à son père et de s'enfuir avec lui. Mais lorsque le Comte revient et sonne Jean, celui-ci redevient le valet soumis qu'il était. Il donne son rasoir à Julie et la pousse au dernier recours possible : le suicide. Libre adaptation signée Katie Mitchell et Leo Warner, qui réalisent une prouesse technique et dramaturgique.

Du 20 au 24 mars 2013

Les Gémeaux

49 avenue Georges-Clémenceau

92330 Sceaux

Réservations : 01 46 61 36 67

www.lesgemeaux.com

Molly Bloom

La question de la féminité est ici posée de l'intérieur, par un homme. Nous sommes en 1922. C'est la nuit, Molly est à portée de sommeil, son amant vient de partir, et elle pense à lui. Le spectateur se trouve dès lors aux premières loges d'un discours spontané ; des flux d'idées, d'impressions se combinent sans cesse. Soudain, dans cette liberté absolue du dire, l'intime rejoint l'universel : Molly devient l'essence même de la Femme. La langue de James Joyce est jouissive, parfaitement mise en valeur par la comédienne Céline Sallette dirigée par Laurent Laffargue, et l'innocence de cette héroïne, puisqu'elle ne tait rien, devient force dramatique.

Du 21 mars au 7 avril 2013

Théâtre de la Commune

2 rue Édouard-Poisson

93300 Aubervilliers

Réservations : 01 48 33 16 16

www.theatredelacommune.com

LES SPECTACLES EN RÉGIONS

Mursmurs

Depuis la nuit des temps, les hommes ont peur de leurs semblables ; nous avons peur de « l'autre », différent et semblable à nous. Mais dans un mouvement contraire, il nous attire : nous sommes curieux, il est une fenêtre sur un monde inconnu. *Mursmurs* raconte une humanité séquestrée derrière le mur qui l'exclut du monde. Un conte joyeux et cruel sur la thématique de l'enfermement, que Dominique Vissuzaine a monté d'après *L'Œil d'or du bélier*, un texte de Jacques Templeraud. Plusieurs figurines malléables et des peintures s'animent au gré des ombres et des lumières projetées sur une toile tendue et le son du violon et du oud accompagnent des chants d'origine lointaine.

Du 5 au 9 mars 2013

Théâtre jeune public

7 rue des Balayeurs

67000 Strasbourg

Réservations : 03 88 35 70 10

www.tjp-strasbourg.com

La Pierre

Ici traduit et mis en scène par Jérôme Hankins, le texte d'Edward Bond raconte l'histoire d'un jeune homme qui quitte la maison de ses parents pour chercher un emploi. Des épreuves se dressent sur son chemin, des personnages cherchent à infléchir ses choix. Quête initiatique, cette fable est une parabole contempo-



Réédition

AUX RACINES DE L'AFROBEAT

L'invention, dans les années 1970, de ce mélange détonant de funk américain et de rythmes africains a été attribuée au Nigérian Fele Kuti. En fait, dès les années 1920, à Accra, capitale du Ghana, s'inventa une autre musique hybride, le highlife, cocktail de calypso caribéen et de jazz. Après un séjour à Londres en 1962, Ebo Taylor, chanteur et guitariste, injecta davantage de virulence et de rhythm'n'blues dans la nonchalance du highlife. D'où ces deux albums, véritables manifestes de l'afrofunk, *Ebo Taylor* (1977) et *Conflict* (1980), aujourd'hui réédités. Des miracles d'énergie, dont des titres comme *Love and Death* ou *You Need Love* donnent une fureuse envie de se déhancher. Que le chanteur de R'n'B Usher ait récemment samplé ces morceaux n'est pas un hasard. *Y.P.*

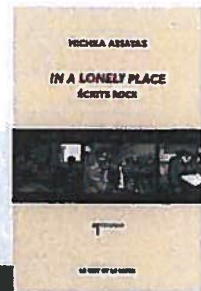
EBO TAYLOR ET CONFLICT, D'EBO TAYLOR, 2 CD, MR BONGO RECORDINGS.

Jeune pousse

LE JEU NUANCÉ DE CÉLINE SALLETTE

On l'a surtout vue au cinéma, dans les brumes narcotiques de *L'Apollonide*, de Bertrand Bonello, ou les mystères d'*Un été brûlant*, de Philippe Garrel. Nimbée de cette aura légèrement nébuleuse, elle a traversé *De rouille et d'os*, de Jacques Audiard, ou « Les Revenants », la série de Canal+. Céline Sallette, 33 ans en avril prochain, promène aussi ses longues jambes au théâtre. Formée au Conservatoire et chez Ariane Mnouchkine, elle a joué dans *Othello* et *Le Songe d'une nuit d'été* sous la direction de son compagnon, Laurent Laffargue, qui la met en scène dans le monologue final de *l'Ulysse* de James Joyce, celui de Molly Bloom. Qui n'a rien d'une femme éthérée. Joyce avait sous-titré ce monologue « *La chair qui dit oui* ». De quoi donner à la comédienne l'occasion d'exprimer ce qu'il y a en elle d'explosif. *J.D.*

MOLLY BLOOM DE JAMES JOYCE, THÉÂTRE DE LA COMMUNE, 2, RUE EDOUARD-POISSON, AUBERVILLIERS (SEINE-SAINT-DENIS), TEL. 0146-22-1676, DU 21 MARS AU 7 AVRIL, DE 9 H. À 20 H.

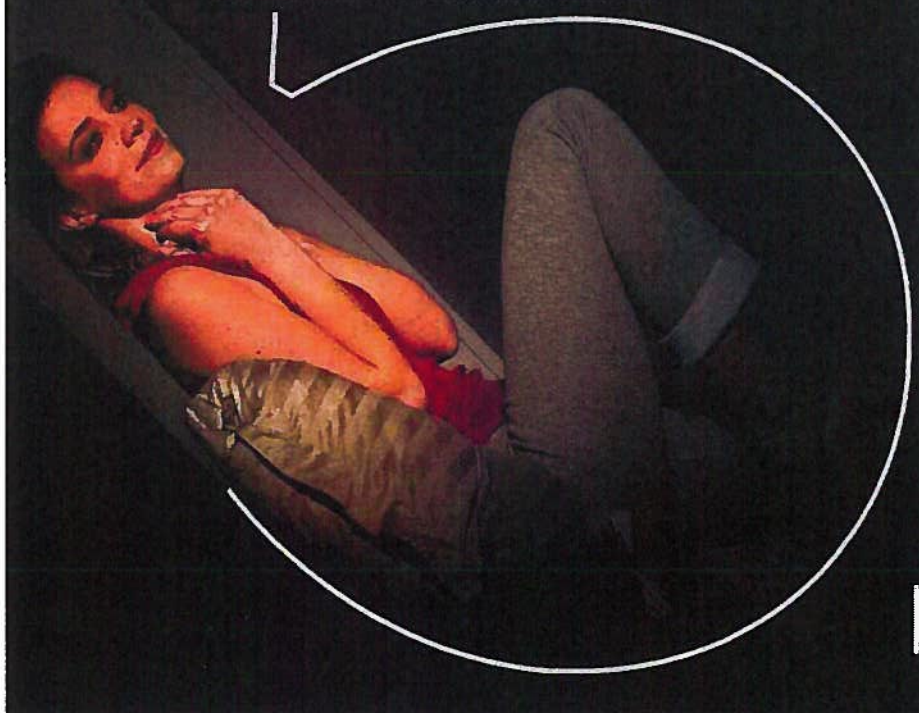


6.

Pages de garde ROCK COLLECTION

Enfant d'une génération coincée entre la mort des idéaux hippie et le cynisme clinquant des années 1980, l'écrivain Michka Assayas s'est révélé dans son rejet des clichés de la rébellion rock comme dans son refus de la branchitude. Anthologie des enthousiasmes et coups de gueule qui marquèrent ses chroniques dans le mensuel *Rock & Folk*, au début des années 1980, puis à *Libération* ou aux *Inrockuptibles*, *In a Lonely Place - Ecrits rock* témoigne plus d'une ferveur en quête de vérité intime que de révélation collective. Sa façon de militer pour des artistes - Joy Division, New Order, XTC, Elvis Costello, The Smiths - alors dédaignés en France, de tisser une étonnante proximité avec U2 (il a signé un livre de conversations intitulé *Bono par Bono*) a été déterminante pour beaucoup de lecteurs, happés par sa profondeur et une intensité proche de la littérature. *J.D.*

IN A LONELY PLACE, ÉCRITS ROCK, DE MICHA ASSAYAS, ÉD. LE MOT ET LE RESTE, « ATTITUDES », 328 P., 25 €.





CULTURE SPECTACLES

THÉÂTRE

S'embraser

avec CELINE SALLETTE

Cette nuit-là, Leopold Bloom est rentré très tard chez lui. Sa femme, Molly, est persuadée qu'il la trompe, mais elle s'en fout. Elle a passé l'après-midi dans les bras de son amant, avec lequel elle redécouvre le désir et le plaisir. « Une femme a besoin d'être embrassée vingt fois par jour pour avoir l'air jeune », affirme-t-elle non sans raison. Sensuelle et juvénile, Céline Sallette incarne Molly avec la jubilation et l'impudeur d'une femme amoureuse. Un défi, pour cette remarquable comédienne, de s'emparer du monologue sulfureux, écrit sans aucune ponctuation, qui clôt « Ulysse », le roman-fleuve de James Joyce.

★★★ « Molly Bloom », d'après James Joyce.
Du 21 mars au 7 avril au Théâtre de la Commune (Aubervilliers).
www.theatredelacommune.com, 01 48 33 16 16.



DANSE

S'envoler

avec ANNE TERESA DE KEERSMAEKER

Toujours aussi géniale, Anne Teresa De Keersmaeker ! La chorégraphe flamande reprend quatre de ses spectacles des années 80, dont son légendaire « Rosas danst Rosas ». Des pièces minimalistes, construites sur la musique et l'énergie des corps, où l'émotion affleure à chaque instant. Le travail de Keersmaeker possède toujours la même radicalité, la même modernité. L'occasion de la voir interpréter elle-même « Elena's aria », avec ses danseuses, et le fabuleux « Fase, four movements to the music of Steve Reich », en duo avec Tale Dolven.

★★★ « Early works ». Du 16 au 24 mars à l'Opéra de Lille. www.opera-lille.fr, 08 20 48 90 00 (0,12 €/min).

ONE WOMAN SHOW

Rire de tout

avec RACHIDA KHALIL

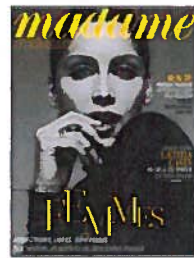
L'arme de Rachida Khalil contre l'hypocrisie et le fanatisme ? Le rire. Et on est servi ! Du Printemps arabe au mariage pour tous, elle passe l'actualité au scalpel. A côté de Fatna, son personnage fétiche, elle croque une série de portraits redoutables. Nos préférés ? Le trader au chômage largué dans la banlieue de son enfance et la grande bourgeoise qui veut créer un Club des pauvres. L'humoriste est tout sauf politiquement correcte. Elle a l'art des phrases choc et des situations limites. Mais aussi de sortir de sentiers battus : son spectacle a été conçu comme une revue de music-hall, avec des intermèdes dansés par des girls. Même si les sept tableaux ne sont pas tous aussi réussis, son audace surprend et séduit.

★★★ « La croisade s'amuse ». Jusqu'au 30 mars au Petit Montparnasse (Paris) www.theatremontparnasse.com, 01 43 22 77 74.

PARCHANTAL BOIRON



BRIGITTE ENGLERAND/DIVERGENCE/PRESSE HERMAN SORGE/OOS/PRESSE FRANÇOIS DELON/PRESSE



CULTURES madame

CÉLINE SALLETTE INCANDESCENTE MOLLY BLOOM

FEMME DE CHAIR « C'est la nuit, son amant vient de partir, Molly pense en toute impudeur. Mais avant d'être un personnage, l'épilogue d'"Ulysse" est une écriture. Une longue phrase de soixante pages, un flot continu de pensées. Je suis bouleversée par cette parole qui est un grand cri joyeux. C'est un appel à la vie scandé par le mot "oui". Il y est question de féminité, de désir. »

ESPACEMENTAL « Pour figurer cette renaissance, le metteur en scène Laurent Laffargue a construit une chambre qui tourne sur elle-même comme les aiguilles d'une montre. Le décor bouge au rythme de la nuit qui avance. Je suis dans le mouvement ; l'espace se transforme et j'évolue dans ma tête. Le lit est collé au plafond, et moi, je reste avec mon coussin, comme une somnambule. L'idée est de mettre en images le délire de cette femme. »

✓ **MOLLY BLOOM**, épilogue d'"Ulysse" de James Joyce, mise en scène Laurent Laffargue. Du 21 mars au 7 avril, au Théâtre de la Commune www.theatredelacomune.com

PHOTO SCÈNES DE CLASSE

LE PHOTOGRAPHE ANGLAIS JULIAN GERMAIN EST RETOURNÉ EN CLASSE. Entre 2004 et 2012, il est allé visiter les écoles d'une vingtaine de pays, des Pays-Bas au Qatar, en passant par Taïwan, le Nigeria ou le Pérou. Partout, il est entré au début du cours, a installé ses éclairages ; et, quinze minutes avant la fin, il a planté son appareil grand format face aux étudiants. Il en résulte des clichés intenses où les élèves, qu'ils soient en primaire, au collège ou au lycée, regardent bien plus qu'un objectif. Ces photos d'un quotidien universel racontent le monde qui se prépare. Les yeux grands ouverts.

✓ **IN CAMERA**, jusqu'au 23 mars, 21, rue Las Cases, 75007 Paris. www.incamera.fr



CONTEMPORAIN SUBSTANCES ARTISTIQUES

C'EST OUI ?

L'exposition - menée par Antoine Perpère, artiste et travailleur social en addictologie - réunit un ensemble d'œuvres qui montrent comment les

artistes ont cherché à retranscrire leurs découvertes sous substances ou à recréer, plastiquement, les effets des produits qu'ils utilisent.

C'EST ENCORE 90 artistes et 250 pièces qui documentent, dénoncent, délirent (ci-dessus, Erró, « La Dose »)... Où l'on trouve l'opium ou la mescaline dans les dessins de Cocteau, d'Artaud et de Michaux, des photos trash de Larry Clark et Nan Goldin, les pois obsédants de Yayoi Kusama, les champignons de Carsten Höller...

✓ **SOUS INFLUENCES, ARTS PLASTIQUES ET PSYCHOTROPES**, jusqu'au 19 mai, à La Maison Rouge, à Paris, www.lamaisonrouge.org



Céline Sallette, danse avec Molly Bloom

Par [Armelle Héliot](#), le 21 mars 2013

Dans la grande salle du théâtre de la Commune d'Aubervilliers, la comédienne se déplace avec souplesse dans une chambre-boîte qui pivote sur elle-même durant toute la représentation. La traduction de Tiphaine Samoyault et la manière dont Laurent Laffargue la dirige, donne une expressivité tonique au célèbre monologue de la fin d'Ulysse de James Joyce.

Elle vient de recevoir le prix Romy Schneider, prix des révélations au cinéma. Mais Céline Sallette est loin d'être une inconnue au théâtre et son parcours est très intéressant.

Ci-dessous, une photographie de Brigitte Enguerand



Mais, seule en scène et portant ce monologue qui fascine depuis toujours les comédiennes, elle prend un risque grand.

Elle réussit haut la main, avec beaucoup d'originalité, sans renoncer un instant à sa propre personnalité, à donner son interprétation de Molly Bloom et de l'écriture, du style de James Joyce.

Elle s'appuie sur la récente traduction de l'écrivain Tiphaine Samoyault.

Elle est portée par un metteur en scène qui la regarde et lui a inventé un dispositif qui transmue les acrobaties verbales qu'exige le monologue intérieur de Molly, à la fin de Ulysse de James Joyce, en acrobaties physiques, sans que jamais Céline Sallette ne se déconcentre en rien.

Il y a le mouvement du corps, le tournoiement de la chambre-boîte qui pivote sur elle-même et dans laquelle cette Alice dans la nuit se déplace, tel un beau chat, marchant, littéralement sur les murs...Non, elle n'a jamais vraiment la tête au plafond, elle n'a pas besoin de harnais, elle est libre et calcule avec grâce les mouvements strictement réglés. Avec ce qu'il faut de souplesse, d'allant, pour que l'on puisse se laisser griser par le sentiment qu'elle improvise...

Pas d'improvisation imaginable pour le texte, évidemment. Ce redoutable bloc où l'on peut distinguer huit mouvements.

Pas de ponctuation, pas de reprise de souffle, pas de blancs appuyés.

Une heure durant, et même un peu plus, il faut se fondre dans la pensée de Molly Bloom, se glisser dans les circonvolutions d'une pensée qui est tout en retours, vagues, ressacs, clapotis, houle...

Céline Sallette, que l'on avait beaucoup applaudie dans *Après la répétition* d'Ingmar Bergman au côté de Fanny Cottençon avec Didier Bezace qui signait la mise en scène, trouve ici le "sentiment" d'un personnage qu'elle fait sien avec sa spontanéité, sa crudité, son énergie, son humour et ce qu'il y a de malicieux et d'enfantin en elle.

Tenons-nous en là : papier à venir dans Le Figaro.

Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, à 19h30 mardi et jeudi, à 20h30 mercredi et vendredi, à 18h samedi, à 16h dimanche. Jusqu'au 7 avril. Durée : 1h10. On reverra Céline Sallette au mois de mai au Théâtre de l'Ouest Parisien de Boulogne.



Molly Bloom

Théâtre de la Commune (Aubervilliers) mars 2013

Épilogue de l'œuvre *Ulysse* de James Joyce interprété par Céline Sallette dans une mise en scène de Laurent Laffargue.

Considéré en son temps comme sulfureux en ce qu'il révèle la quintessence du désir féminin à travers les soliloques passionnels d'une femme moderne qui veut exister, être, en dehors du joug masculin et des rigueurs de la société irlandaise, le long monologue de "Molly Bloom", qui forme l'épilogue du roman "Ulysse" de James Joyce, constitue une partition de choix pour les comédiennes.

Laurent Laffargue en propose une adaptation élaborée sur mesure pour Céline Sallette, qui, formée à l'art dramatique au Conservatoire National Supérieur de Paris, enchaîne les rôles au cinéma dont elle constitue une des étoiles montantes et a été sacrée successivement Prix Lumière du meilleur espoir féminin 2012 et Prix Romy Schneider 2013.

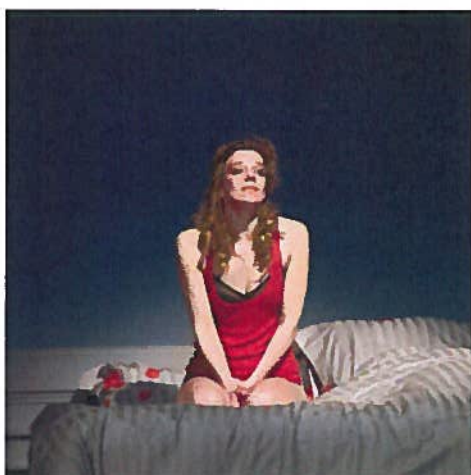
Incluant même des chansons, la partition lui permet de faire valoir sa palette de jeu et, à cet égard, la démonstration est réussie.

Car c'est en actrice qu'elle incarne, de manière très organique, humorale et émotionnelle, le personnage. Une actrice débordante de vitalité, de mobilité plastique, toujours en mouvement, au sens gestuel comme dans le décor, une chambre-boîte rotative réalisée par Philippe Casaban et Éric Charbeau sur une idée de Laurent Laffargue pour "éclaircir l'univers mental de Molly pour que Céline puisse y évoluer, puisse l'incarner, le jouer".

Date : 29/03/13

Molly Bloom - Théâtre de la Commune

Isabelle Bournat



Jusqu'au 7 avril 2013

Molly est un personnage du roman *Ulysse* de James Joyce, dont l'œuvre est enfin tombé dans le domaine public. Son monologue final est porté sur la scène en une brûlante exploration du désir féminin, auquel Céline Sallette rend magnifiquement toute son audace et son émouvante sensualité.

Écrit en 1922, le roman de Joyce, considéré transgressif et scandaleux, fut interdit durant plusieurs années aux États-Unis puis il ouvrit une nouvelle porte de la littérature que tous les grands auteurs du XXe siècle ont poussée. L'épilogue, écrit en huit phrases sans ponctuation, s'étend sur plus de trente pages mais il est ici ramené à un peu plus d'une heure.

Évaluation du site

Ce webzine diffuse une actualité culturelle large (cinéma, musique, théâtre...). Le site diffuse en outre des chroniques et des annonces des événements à venir.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 22

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine



Céline Sallette incarne Molly Bloom dans une mise en scène qui donne vie à l'ingénuité déconcertante d'une femme qui se donne et prend le corps des hommes autant que ceux-ci peuvent investir la sexualité au gré de leur volonté de jouissance incontrôlée ou non. Autant dire qu'il s'agit de l'opposé du discours qui voudrait tenir les femmes hors des précipitations charnelles et licencieuses. Molly aborde ainsi tous les aspects des élans irrépressibles du corps et sa trivialité innocente se dit dans la musicalité d'une langue secouante, brute, qui serpente de la violence à l'amour fou.

Un soliloque en rondeur

Elle est seule dans sa chambre, la nuit, son mari sûrement pas très loin, et ne trouvant pas le sommeil, elle se laisse aller à confesser les fantasmes et les liaisons insoupçonnées d'une femme, elle débride le flux de ses pensées et de sa mémoire sans la moindre rétention. Débarrassée des tabous culturels et des censures que chacun peut s'imposer, elle narre sa vie sexuelle tout autant que les multiples chemins du désir en absolue liberté. Le texte coule, jaillit, bouillonne. Molly a emmagasiné pas mal de souvenirs, de déceptions, d'enchantements aussi, et n'a jamais refoulé les élans de la chair ni succombé aux interdits de la bonne société, au point que la confession dure et s'étire, s'enroule et de déroule au fil des amants et du désordre hypnotisant semé dans la conscience et l'inconscient.

Sur le plateau, les déplacements de la comédienne aèrent les séquences narratives et Molly évolue dans la chambre, ballottée d'un coin à l'autre, grâce à un décor subtil et beau qui consiste à faire tourner la chambre à coucher. On voit ainsi le lit collé au plafond et le lustre avec. Le lieu des ébats qui tourne dans l'espace donne au texte et à la présence de la comédienne une délicate sensation d'ivresse des sens. L'harmonie des mots et de l'occupation de l'espace va de pair avec les associations d'idées qui composent le texte, et le spectateur est absorbé dans ce mouvement de rotation sans que rien ne soit perdu de la richesse de la langue. Il faut se laisser prendre par ce sens dessus-dessous en accord parfait avec l'univers océanique de Joyce, il faut accepter de rouler dans ces vagues hautes et dentelées d'écume transparente. Les méandres textuels tournent autant que Molly d'un homme à un autre et que le spectateur d'un angle de vue à un autre. On y entend le monde de la féminité dans un ressac où la moquerie des mâles, la fougue et la vulnérabilité enfantine s'entrecroisent.

Le metteur en scène Laurent Laffargue prouve une nouvelle fois la finesse de ses interprétations scéniques qui libèrent les houles de jeu et de texte avec une clarté qui touche et atteint son but. Il parvient à offrir la langue de Joyce à tous, sans qu'il soit besoin de l'avoir lu ou de le connaître. Son interprète Céline Sallette donne à Molly toute son ardeur impudique et sa fragilité, elle délire son corps et ses pensées en restant constamment touchante aussi déculpabilisée soit-elle, et devient bouleversante dans les derniers mots sublimes de ce chapitre d'un monument de la littérature.

Isabelle Bournat

Molly Bloom

Epilogue d'Ulysse de **James Joyce**

UNE MOLLY BLOOM PRISE A BRAS LE CORPS AU THEATRE DE LA COMMUNE

**Molly Bloom / Théâtre de la Commune Aubervilliers / mes Laurent Laffargue / chapitre 18
d'Ulysse de James Joyce / traduction Tiphaine Samoyault / jusqu'au 7 avril 2013.**



Photo © Vincent Lignier

Depuis janvier 2012, l'œuvre de l'irlandais James Joyce est entrée dans le domaine public. Le théâtre français voit là l'occasion de se saisir d'Ulysse, œuvre majeure de la modernité, et tout particulièrement de son dernier chapitre, le fameux monologue de Molly Bloom. Opus à part entière, ce long discours intérieur livre le personnage dans son intimité la plus crue. Laurent Laffargue s'empare avec Céline Sallette de ce texte magistral et en propose un spectacle plutôt réussi.

Fonder une représentation sur un unique monologue est toujours risqué. Le spectateur est plus sensible aux variations de registre, à la pertinence de l'occupation de l'espace, mais surtout plus exigeant à l'égard du ou de la comédienne, dont la personnalité transparaît avec plus de clarté qu'en cas d'interaction.

Ici, la langue de Joyce assure en grande partie le plaisir du spectateur. Dans ce monologue de près de deux cent pages, elle se déploie dans toute sa force pour donner voix à Molly Bloom, la Pénélope de Léopold Bloom dans le roman. Tous les sentiments se mêlent au moment d'évoquer les tromperies de son mari, ses propres relations adultères, les performances sexuelles des uns et des autres, sa condition de femme, « trouée par le bas », qui revendique le pouvoir sur les hommes, et le point d'origine de tout cela, son « oui » à Léopold.

C'est tout un itinéraire de la colère à l'attendrissement, en passant par la tristesse, le rire, l'amertume, la mélancolie et l'audace. Tout cela est mêlé, suivant les soubresauts déroutants du conscient, ses bonds et ses décalages incomparables. Seule dans la chambre maritale, Molly Bloom essaie en vain de dormir.

Laurent Laffargue accorde une attention toute particulière à ce cadre spatial, en lequel réside le principe de son adaptation. La chambre est en effet suspendue au-dessus de la scène, formée d'un parallélépipède qui tourne sur lui-même selon une machinerie que l'on imagine imposante. Rien ne subit la gravité des mouvements de cet espace, sinon la comédienne et son oreiller.



D'emblée, la perception est mise en jeu par un retourné complet : le lustre émerge du sol et le lit semble solidement ancré au plafond. Le bouleversement du lieu, qu'il se retrouve à l'envers, de quart ou incliné après rotation, rythme le discours, mais permet aussi de jouer sur des rapports ascendants ou descendants. La comédienne se hisse jusqu'au point le plus haut ou se laisse au contraire mollement glisser suivant l'attraction irrésistible de la pesanteur, selon ses moments de rébellion ou de faiblesse.

Une telle scénographie contraint l'esthétique de la scène. Le décor à proprement dit est épuré, propre, réduit à l'essentiel : s'y trouvent un lit avec une généreuse couette, une table de nuit avec un gros livre – sans doute Ulysse – des appliques et un lustre. La chambre est bleu ciel, avec des pans de lumière rose de plus en plus importants, jusqu'au rouge de la féminité, des règles, qui vient baigner la scène lors d'une belle acmé. Là, Molly Bloom parle au nom de toutes les femmes et revendique leur supériorité, semblable à une vierge Marie en niche, dans un cadre formé par les cimaises du mur.

Le symbolisme des couleurs est relativement simple – bleu, rose ou rouge – mais on assiste à une belle montée en puissance, redoublée par les pétales de roses rouges qui viennent applaudir son discours, et, quand la scène redevient réaliste, témoigner de sa parole enflammée.

Un tel espace ne met pas seulement à l'épreuve la perception du spectateur : elle impose avant tout à Céline Sallette de véritables acrobaties et prouesses physiques. Alors qu'il est chamboulé, elle se retrouve pendue par les bras ou recroquevillée dans un angle, sans que jamais ne soit interrompu le flux de parole dont elle s'est emparée avec détermination dès la première seconde.

La grande qualité de son interprétation est qu'elle souligne bien l'importance du corps dans le monologue. Sexualité, féminité, physique, et corporel l'imprègnent à chaque phrase. Céline Sallette nous livre le sien généreusement pour en faire la carte géographique des mots de Molly Bloom. Ses membres, ses seins, son visage et ses cheveux sont constamment désignés, tripotés, manipulés avec force, avec une grande pertinence par rapport à ce qu'il se dit. Le don est véritablement total quand elle vient confirmer ses talents de chanteuse lors d'un intermède musical émouvant.

Le mécanisme giratoire qui trône sur la scène, en plus de l'enfermer sur elle-même, de donner un équivalent concret à sa pensée, évoque le temps, d'abord progressif, dans le sens des aiguilles d'une montre, puis régressif, tourné vers le passé, dans un dernier élan salvateur. La résolution de ses réflexions contradictoires se trouve en effet dans le souvenir du passé. L'émotion, jusque-là contenue, éclate au moment du récit de la demande en mariage de Léopold, du « oui » dont elle se souvient mais surtout qu'elle réitère au présent de façon poignante.

Cette explosion finale est d'autant plus forte qu'à aucun moment auparavant la comédienne ne l'a laissée entrevoir. D'emblée, elle s'est montrée plus hurlante que sensible, le parler devenant très souvent cri. Si elle maîtrise l'art de la modulation, ce n'est peut-être pas encore assez : on perçoit là le caractère fougueux de Céline Sallette, qui s'identifie pleinement à Molly Bloom et semble s'emparer de son discours, au-delà même de la simple interprétation.

Floriane Toussaint-Babeau
le 26 mars 2013



THÉÂTRE

A la ville
comme à la
scène

Ariane à Aubervilliers

SAINT LOUP

Le mystère a changé
de camp, pour passer tout
au long du XX^e siècle, des
femmes aux hommes



“Le Monologue de Molly Bloom”, d’après Joyce, avec Céline Sallette

Mlle Sallette, telle Ariane, affronte jusqu’au 7 avril au théâtre de la Commune d’Aubervilliers, tous les jours sauf le dimanche pendant une heure et dix minutes, ce Minotaure, le monologue de Molly Bloom, d’après l’*Ulysse* de Joyce.

Nous avons laissé la semaine dernière Phèdre fort mal en point au Français, dans le cœur de Paris, nous voici avec sa soeur, Ariane, à Aubervilliers.

Car il y a bien quelque chose de monstrueux et de labyrinthique, tant dans l’écriture de Joyce que dans le personnage de Molly, femme du héros du roman de Joyce – mais y a-t-il jamais tellement plus de héros pour une épouse que de grand homme pour son majordome ?

Les hommes – ces minotaures tapis – en prendront donc pour leur grade. Des monologues du vagin à ceux de Molly Bloom (on en donnait une autre version cet hiver aux Bouffes du Nord), l’exercice, qui tourne au soliloque, se multiplie pour nos comédiennes, sur les scènes de nos théâtres.

Le monologue de Molly Bloom, qui aura bientôt près de cent ans d’âge, marque une étape importante dans ce grand déballage domestique : à force d’être aux yeux de leurs com-

pagnes si prévisibles et sans mystère, les mâles, jouisseurs, obtus, dont on sait quoi attendre (ou si peu : le pire) en finissent par devenir, à l’inverse de ces trop nets portraits, étrangement incompréhensibles. On ne se résout pas à autant de transparence masculine. Les hommes doivent bien nous cacher quelque chose se dit-on, à écouter ce texte de femme, sans ombre. Le mystère, bientôt, change de camp. Il n’a pas fini, depuis, de faire la malle, pour passer tout au long du vingtième siècle, des femmes aux hommes.

Freud qui acheva son oeuvre en admettant qu’il ne saurait répondre à la question “*Que veut la femme ?*”, que finalement lui posaient ses patients et ses patientes, aujourd’hui rouvrirait son cabinet pour n’y accueillir que des patientes qui lui demanderaient “*mais que veulent les hommes, pas seulement ce que je crois, quand même, docteur ?*”.

Retournons à Aubervilliers – nous le méritons bien, puisque nous parvînmes à nous y rendre. Le spectacle était programmé à 19h30 (le mercredi et le vendredi c’est une heure plus tard) – qui peut donc être à Aubervilliers un soir pluvieux à 19h30 ? On connaît cet horaire seulement à l’opéra Bastille. Il n’empêche pas d’y croiser la moitié du CAC 40 et de la haute administration (que le monde entier nous envie), ministres com-

pris : c'est sans doute moins dû à l'excellente organisation de la circulation par la municipalité de Bertrand Delanoë (nous perdrons des lecteurs à le soutenir) qu'aux avantages des puissants de ne pas être sensibles aux aléas des mortels ordinaires. Mais à Aubervilliers ? Ou bien le public avait logé la veille sur place, ou, comme ma voisine, il arrivait en sueur et soufflant. Mais passons. Allons au spectacle. Tout monologue est d'abord un enfermement : en soi et dans la langue. Le décor d'Aubervilliers, étrangement basculant, qui tourne lentement sur lui-même tout au long de la soirée, telle une roue de hamster, au point de donner la nausée à la femme qui m'accompagnait – pourtant grande amatrice de vertiges – illustre fort bien cette idée. Enfermée dans son couple, murée dans son corps auquel la ramène son époux, Molly, à parler, tourne sur elle-même, en rêvant de faire tourner la tête aux hommes, et d'un monde qui tournerait autour d'elle. Mlle Sallette, voilà qui tombe bien, a tout d'un astre. Rayonnante, lumineuse, elle irradie. *"Je (la) vis, je rougis, je pâlis..."*, on eût mieux compris ce soir-là Phèdre s'adressant par ces mots à soeur. L'exercice demandé par cette pièce est cependant ardu. Il s'agit bien d'une "pièce", parce qu'elle est un morceau de roman, et d'un roman déjà volontairement mis en pièces par Joyce. Et puis, cette femme, qui a perdu son enfant, dont la jeunesse

passé, est brisée, en morceaux. Cette fois, la littérature, ou ce qu'il en reste, est une lettre à un absent, le mari. C'est aussi un exercice discutable. Joyce n'écrivit pas pour le théâtre. Or, la voix qui lit un roman, c'est la nôtre ; les livres nous font *"lecteurs de nous-mêmes"* disait Proust, qui d'ailleurs croisa Joyce au Majestic, parce que le Ritz n'offrait pas ce soir-là de salon, sans que les deux génies ne trouvent rien à se dire. Au théâtre, au contraire, un acteur se fait lecteur d'un texte qui doit alors le dévoiler, d'abord lui-même, pour qu'il nous dévoile, peut-être. Nous y sommes les spectateurs d'un spectateur de lui-même, cela met de la distance.

Mlle Sallette y met du sien, s'y dévoile – corps et âme. Le corps est joli, l'âme est belle chez Mlle Sallette, ou l'inverse ou les deux. Avec ce décor tournant, j'avais à mon tour le tournis.

J'avais eu l'occasion de saluer le piment et les herbes que cette comédienne ajoutait à certain spectacle insipide de cinéma dont j'ai rendu compte dans ces colonnes. Avec le texte de Joyce, haut en couleurs, souvent forcé, parfois trop selon mon goût, il faudrait affadir, atténuer, gommer. Le metteur en scène n'en a pas jugé ainsi. Il est le compagnon de Mlle Sallette, cela lui donne bien des droits jusqu'à celui de se tromper, pourvu qu'il ne l'abuse pas, elle.

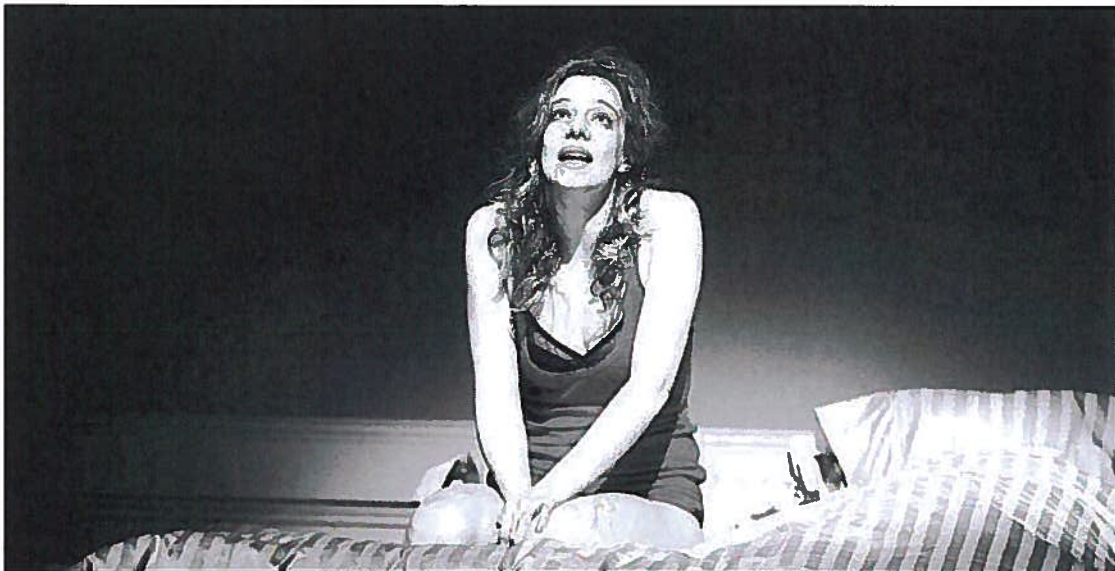
L'INVITÉ SURPRISE**Céline Sallette chez James Joyce**

Pour un comédien, jouer *Molly Bloom* (le soliloque féminin qui constitue le dernier chapitre de *l'Ulysse* de James Joyce), c'est un peu comme franchir le col de l'Everest. Un texte qui subjugué, tiré sans ponctuation, un flux ininterrompu et fragmentaire de pensées dont il faut retrouver soi-même le souffle, le rythme... Et puis la langue de Joyce à dompter, avec ou sans points-virgules, ce n'est pas une mince affaire... Pas de quoi effrayer l'étonnante actrice Céline Sallette (remarquée récemment dans la série de Canal+ *Les Revenants*), une force de la nature nourrie au théâtre d'Ariane Mnouchkine comme à celui de son compagnon Laurent Laffargue, qui la dirige, pour l'occasion, sur scène. _É.B.

Molly Bloom de James Joyce, mise en scène de Laurent Laffargue, du 21 mars au 7 avril au théâtre de la **Commune** (Aubervilliers) www.theatredelacommune.com

Molly, la femme qui dit oui

THÉÂTRE Céline Sallette s'attaque au monologue de Molly, extrait d'« Ulysse » de James Joyce, à partir de ce soir au TNBA, mise en scène de Laurent Laffargue



Céline Sallette dans « Molly Bloom » : « Elle possède sa gouaille. De la gouaille en pensée, c'est magnifique ». PHOTO DOMINIQUE JULLIAN

Len faut du courage pour s'attaquer au soliloque de Molly Bloom... Aussi Laurent Laffargue est-il impressionné par la capacité de mémorisation de Céline Sallette: «C'est un peu con à dire de ma part (il vit avec la comédienne, ndlr) mais c'est colossal. Elle apprend une page de roman en huit minutes ! Mon assistante l'a chronométrée ».

Monté à La Rochelle début janvier, ce morceau d'anthologie de la littérature moderne a été longuement préparé par les deux complices en amont. « On a rêvé ce personnage » dit-il. Des cinquante pages du monologue final d'« Ulysse », la moitié a été retenue: « sinon cela aurait fait 2 h 30 ! C'est beaucoup trop pour un texte aussi intense et sans ponctuation ».

Retour bruyant à Ithaque

Une intensité qui fait d'« Ulysse » un des textes à la fois les plus commentés et les moins lus. 700 pages de défi pour le lecteur, que Laffargue reconnaît avoir « lues sur plusieurs années et de manière morcelée ».

Situé à Dublin le 16 juin 1904, le roman raconte la journée de Léopold Bloom et sa rencontre dans un bordel avec Stephen Dedalus, un intellectuel rongé par le remord. Ensemble ils écumant les pubs de la ville, et Joyce d'écumer tous les procédés littéraires pour faire pénétrer le lecteur dans la tête de ses héros homériques aux prises avec l'impuissance et le désenchantement.

Lorsque Bloom/Ulysse rentre chez lui, ivre, il réveille Molly involontairement. Ne parvenant pas à se rendormir, elle se laisse aller au flux de ses souvenirs dans le désordre. Contrairement à Pénélope, Molly a cédé à un de ses prétendants. Le metteur en scène la défend avec fougue: « On peut penser qu'elle les collectionne mais en fait elle vient de tromper Bloom pour la première fois. Il ne la touche plus depuis qu'ils ont perdu un enfant à la naissance. C'est une chanteuse lyrique, elle a couché avec son impresario, voilà ! Mais c'est un personnage très touchant ».

D'autant plus touchant que Molly est vraie avec elle-même, qu'elle se

dit tout, parfois crûment, souvent avec humour et qu'elle chante aussi, entre deux réflexions sur son corps, son passé, ses désirs et son amour pour son mari: « Nous avons repris un morceau de Fiona Apple, arrangé par Jo Doherty qui est irlandais et fou de Joyce ».

Mais comment vient l'idée d'adapter à la scène un tel voyage dans les plis et replis moraux et physiques d'une Irlandaise au début du XX^e siècle? « Cela fait très longtemps que j'y pense. J'ai vu Hélène Vincent dans ce monologue il ya 18 ans et je me suis dit alors qu'un jour je le monterais. Ce genre de projet est forcément lié à une actrice. Molly a 34 ans, Céline 32. Elle possède sa gouaille. De la gouaille en pensée, c'est magnifique. C'est profondément théâtral, il fallait donner l'impression d'une boucle, le texte commence et finit par oui, c'est très important. C'est passionnant de s'attaquer à des trucs pareils ». On a compris, c'est de l'amour.

Heureux qui comme Laurent

Laurent Laffargue, c'est un peu l'Ulysse aux mille ruses de la scène régionale. Courageux, résistant aux sirènes des facilités, armé de panache, le metteur en scène casteljalouxain est parti et on ne sait quand il reviendra pour de bon...

Cette fois encore il était en lice pour remplacer Dominique Pitoiset à la tête du TNBA. Il semble que ce ne sera pas le cas. Mais il n'a pas le temps d'être consumé par l'amertume, signe avant-coureur de l'empoisonnement. Entre « Pulsions » mis en scène pour le Centre National des Arts du Cirque à la Villette salué par la critique comme une réussite, « Molly » qui sera joué pendant un mois au théâtre de la Commune à Aubervilliers où il est artiste associé aux côtés de Didier Bezace, et le projet d'adaptation du formidable « Casteljaloux » au cinéma avec Sergi Lopez et Eric Cantona, le voyage se poursuit.

Ce soir et jusqu'au samedi 9 février à 20 heures au TNBA à Bordeaux 12 et 25 euros 05 56 33 36 80

la rochelle - vendredi

Céline Sallette joue " Molly Bloom "

Avant de jouer « Molly Bloom » pendant quinze jours au théâtre de la Commune d'Aubervilliers la comédienne Céline Sallette (« De rouille et d'os », « L'Appolonide », « Les Revenants ») était en résidence à La Coursive, scène nationale de La Rochelle, pour créer ce texte de James Joyce, dans une mise en scène de Laurent Laffargue. Laurent Laffargue n'est pas un inconnu pour les Niortais qui ont pu, entre autres, apprécier sa mise en scène de « Terminus », la pièce de Daniel

Keene. Les deux premières représentations rochelaises ont fait le plein et les spectateurs ont ressenti un vrai choc en écoutant ce texte, surtout qu'il est interprété d'une manière magistrale. Il ne reste qu'une dizaine de places pour la représentation de ce soir, à 20 h 30. Dépêchez-vous !

« Molly Bloom », dans une mise en scène de Laurent Laffargue avec Céline Sallette. Dernière représentation ce soir, à 20 h 30, à La Coursive de La Rochelle. Tarifs : de 13 € à 23,50 €. Renseignements et réservations au 05.46.51.54.02/03.

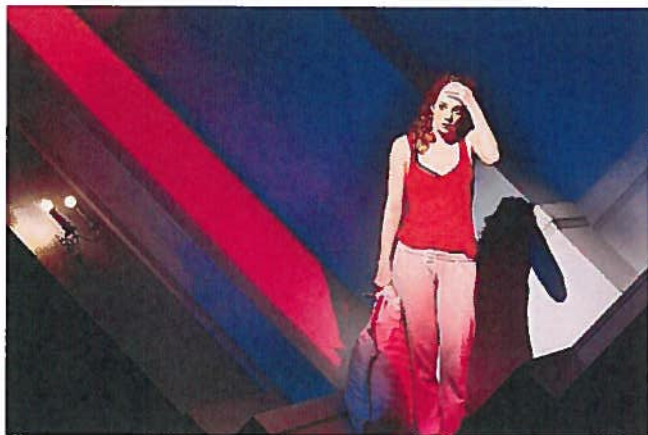


Céline Sallette.

SUD OUEST

Publié le 10/01/2013

Par Christiane Poulin



Avec Sallette, Joyce passe la rampe

L'adaptation de Laurent Laffargue offre à Céline Sallette un rôle où elle étincelle, fluidifiant un texte d'une difficulté redoutable.

Du sang, du sperme. Le texte qui coule des lèvres de Céline Sallette est plein des liquides biologiques qui obsédaient l'auteur d'« Ulysse » quand il a écrit le chapitre final de son roman. Celui où Molly, l'épouse de Léopold Bloom, réveillée par son mari, est incapable de se rendormir et rêve éveillée. C'est le sonnet le plus long et sans doute le plus célèbre de la littérature. Le plus cru, aussi.

La folie Laffargue

Et c'est surtout un texte dans lequel il est très difficile d'entrer. Pas de ponctuation, pas de repères, un esprit qui vagabonde, entamant une phrase, l'interrompant pour passer à autre chose et reprenant le fil une ou deux pages plus loin. Redoutable défi, donc, que l'adaptation de « Molly Bloom » à la scène.

Mais les derniers à avoir relevé le gant, à savoir Laurent Laffargue et Céline Sallette, ont réussi au-delà de toute espérance. Les quelques heureux ayant eu l'occasion de voir Céline en Molly, l'autre soir, ont été conquis. Admiratifs et bouleversés. Grâce à une mise en scène ultra-vivante et un peu folle, et grâce à une actrice pétant le feu. Si les mots de Joyce passent la rampe, c'est que Céline Sallette, complice du Dublinois, ne ménage ni sa voix, ni son corps. Il faut l'entendre asséner : « Tous autant qu'ils sont, ils n'ont qu'une idée en tête : rentrer par où ils sont sortis »...

Créée à La Coursive, la pièce est à l'affiche ce soir et demain. Presque à guichet fermé. La scène nationale de La Rochelle vit d'ailleurs un début d'année exceptionnel avec, simultanément, deux créations : « Molly Bloom » et « The Roots », la nouvelle chorégraphie de Kader Attou. « The Roots » est encore dansé ce soir.